

UNICA ZÜRN

Blanc avec point rouge

laissé au hasard ou

la somme des visages réclame un résultat

Le texte original de Blanc avec point rouge, publié ici pour la première fois en traduction française, figure dans l'édition des œuvres complètes d'Unica Zürn (tome 4,1 Prosa 3, éditions Brinkmann und Bose, Berlin, 1991). « Rédigé dans une grande angoisse », ce texte qui date du 24 février 1959, constitue un document unique dans l'œuvre d'Unica Zürn – un des plus révélateurs parmi tous ses écrits (huit tomes en langue allemande!), qui réunissent prose, correspondance, notes et travaux journalistiques.

De son vivant, ne furent édités que les Hexentexte (choix d'anagrammes) en 1954 et Dunkler Frühling (Sombre printemps), paru en 1969 en Allemagne, bien avant L'Homme Jasmin, dont je n'ai réussi à obtenir la publication allemande que sept ans après sa mort. Cependant, Unica, qui avait suivi attentivement le travail de traduction, savait que sa parution en français était imminente lorsqu'elle se suicida. Cette parution en français était tout ce qui lui importait, à elle qui vivait en France depuis 1953, aux côtés de Hans Bellmer, dans le contexte surréaliste et littéraire que l'on connaît.

C'est ensemble que nous avons préparé l'édition de L'Homme Jasmin pour Gallimard, complétée de quelques autres textes. Mais Blanc avec point rouge n'en faisait pas partie, ce qui n'est sans doute pas dû au hasard. Je ne me rappelle pas qu'Unica ait jamais mentionné ce document, elle qui pourtant avait décidé, on pourrait presque dire délibérément, que L'Homme Jasmin serait publié chez Gallimard (voir ses Lettres à Ruth Henry, publication privée aux soins de l'imprimerie Le son lointain, Paris, 2006).

Blanc avec point rouge correspondait chez elle à un besoin : le constat de sa double vie entre le « normal » et « l'état autre ». Quelques années plus tard, elle forma le projet d'un livre, L'Homme Jasmin, qui, en revanche, fut le fruit d'un grand effort. Sombre Printemps, écrit très vite après, fut au contraire « un soupir de soulagement après la bataille », pour me citer moi-même.

Blanc avec point rouge était son secret. Nous avons avec ce texte la révélation d'une Unica Zürn face à elle-même au tout début de sa maladie. L'effroi et l'émerveillement de sa vie.

Ruth Henry, août 2007

Première partie

*à mon fils Christian
et à la table de 9*

Mes yeux sont devenus presbytes: l'objet éloigné, ils le voient clairement. Cela me frappe, parce qu'autrefois c'était différent. Et si cela avait un rapport avec mon occupation favorite, la quête des anagrammes? Quand l'objet si désiré, et qui manquait tant, s'approche, quand il est soudain là, je me sens plutôt mal à l'aise, je souhaiterais l'éloigner et même l'envoyer paître – en tout cas le renvoyer là où ma nostalgie jusqu'à ce jour essayait de l'explorer bien tendrement. Et c'est ma contradiction, mon invraisemblance.

Le cœur semble s'arrêter de joie...

Mais ensuite elle revient inévitablement, ma gêne: que pourrais-je faire de ce bonheur, moi qui viens de m'installer si confortablement dans le malheur?

Au même instant, je me souhaite la mort: mourir avec mon bonheur. Et c'est mon égoïsme.

Qui a construit une fois un cerf-volant avec un enfant, qui s'est laissé guider dans cette entreprise plutôt par l'enfant que par le nécessaire mode d'emploi sait combien de regards souriants de pure joie on échange pendant ce travail. Et c'est ce qu'il y a de meilleur quand on construit un cerf-volant avec un enfant.

Ce qui s'ensuit, que le cerf-volant ne s'envole pas, qu'il ne s'envole qu'à *moitié*, qu'il tombe, soit déchiré ou reste inutilisé, tout neuf qu'il soit, oublié dans le bric-à-brac sur une armoire..., tout cela ne signifie rien à côté de la joie pure de construire un cerf-volant avec un enfant.

Et il en va de même pour bien d'autres choses.

Quand notre malheur se figea dans sa forme inéluctable, tu avais reçu d'autres yeux. Le regard perdu, tu me répondis: « Un couteau vaut mieux qu'un ami. » (Je t'avais demandé alors si tu avais enfin trouvé un ami.)

Quand les signes qui annonçaient la fin de mon enfance commencèrent à se manifester, j'eus un rêve. Sur la route d'hiver glacée qui mène à gauche, toujours à gauche, se tient près d'un poêle noir rempli de charbon incandescent une tache noire. Au milieu du blanc, ce noir. C'est un nain crasseux, comme je dois le constater en m'approchant. Ses yeux noirs, qui roulent, me fixent, tremblante de peur quand je dois passer devant lui.

Plus tard, on a interprété ce rêve comme ma peur de l'homme. Grâce à ma peur de cette science qu'on appelle psychologie (analyse), je ne me suis pas encore occupée de l'interprétation scientifique des rêves. Mon interprétation *à moi* me convainc mieux: il me semble que ce vilain nain, c'est ma propre vie – estropiée, alors que j'aurais voulu être belle. Collée au sol, alors que j'aurais voulu planer, voler. Hostile et pleine d'intentions assassines alors que j'aurais voulu avoir confiance, confiance pour m'ouvrir, pour boire au courant, pour m'y plonger, pour m'y noyer. Mais tout au contraire, les premiers yeux de femme que je vis au début de ma vie m'inspirèrent d'emblée une peur irrépressible de l'araignée. Et plus tard, ça ne s'est pas beaucoup arrangé. C'est pourquoi, tôt déjà, je me suis partagée en deux.

(Pour ce phénomène connu, on propose un nombre considérable d'images différentes mais de même signification. J'ai choisi la première qui me venait à l'esprit.) L'une des deux moitiés, méprisée par l'autre pour son inexpérience et sa tendance à trébucher, recevait bien des coups sur la tête sans résister ni se défendre. L'autre moitié en revanche se contentait d'observer, hochait la tête et répétait les cruelles réprimandes des adultes: « Ah! Voyez vous ça! Ne te l'avais-je pas dit? Eh bien, continue comme ça! Tu verras bien ce que ça t'apportera! »

Et ce partage en deux, c'est mon tourment, jusqu'à aujourd'hui.

Fourberie des hommes par leurs yeux! On aimerait croire qu'ils ne possèdent rien de plus vrai que leurs yeux. Mais parfois je ne sais pas où je dois diriger mon regard. Fendues comme si elles étaient cousues, ces paupières peuvent s'entrouvrir sur un grand regard de tigre, qui englobe tout pour ainsi dire. À quoi cela leur sert-il? Aussitôt, elles rétrécissent de nouveau, disparaissent, comme si le cri extraordinaire n'avait été

qu'un pitoyable gémissement. Et les gestes! Ces gestes me rappellent ces tristes rangées de noirs manteaux d'hiver bon marché, qui se ressemblent tous exactement, alignés sur les cintres des grands magasins.

Et cette litanie m'a verrouillée.

Qu'ai-je attendu? (Car je sais que j'ai raison d'attendre). Qu'ai-je espéré si follement? Et cette folie, c'est ma seule force.

Voilà que c'est apparu lors de ces ternes jours d'été du climat misérable dans lequel je vis. Ma situation a changé. Elle se distingue maintenant par le charme d'une pure tristesse. Une situation véritablement digne. Cette situation est donc apparue. Elle s'est déclarée et elle ne bouge plus. J'ai obtenu un vis-à-vis. Et c'est la preuve.

Et c'est ma fierté – l'obstination à se conduire en ergoteur en dépit de tout ce qui s'est passé. Je n'ai jamais vécu que dans l'espoir d'obtenir un vis-à-vis. Je l'ai dit d'emblée et je ne peux que le répéter ici: ça me gênait. Une gêne comme suscitée par une richesse soudaine.

Et c'est ma prédilection pour la distance.

Mes sensations enfantines renaissent. S'y ajoute le déménagement de Paris vers Ermenonville, le pays de brouillard. Je vois des arbres. J'écoute les oiseaux. Comme cela me fait du bien: du ciel, des oiseaux, des nuages, des arbres! Comme cela m'aide, moi qui me suis si sérieusement retournée pour mettre les pieds dans les traces des petits pieds d'autrefois, si cela est possible! Au moins faire comme si... Des arbres, des buissons, le grand ciel et même les brumes m'aident. Et, encore un miracle, un deuxième: je ne le regrette plus, maintenant, de ne pas m'être jetée par la fenêtre quand j'avais douze ans.

Serait-ce l'espoir?

Seconde partie

*Abandonnant tout espoir de
chaleur, j'assassine le froid.*

Comme je me porterais bien si je pouvais être quelque chose qui ne pourrait s'appeler ni homme ni femme. Peut-être me retrouverais-je alors moi-même ou viendrais-je vers toi? De ce que je sais, je n'ai reçu assez ni de l'homme ni de la femme, mais suffisamment pour le ressentir comme un obstacle. Mes efforts de temps à autre pour n'être ni l'un ni l'autre n'ont donné aucun résultat. Pourquoi? Parce que c'est toute seule que j'ai affronté ce problème. Seule, je ne suis pas parvenue à grand-chose. Personne avec qui en parler. C'est-à-dire: point de compagnon de souffrance. Car lui seul m'encouragerait à poursuivre ces efforts.

Et c'est mon désarroi.

Comme si mon fils était déjà d'âge mûr et proche de la mort, ses yeux, qui me cherchent comme je les cherche, coïncident à travers l'espace vide avec les yeux de l'émetteur de regards. Une image indistincte encore, beaucoup trop neuve pour se laisser définir. Pourtant elle se stabilise, cherche une demeure en moi et se conduit comme une vérité. Et on verra – on verra ce nouveau malheur qui est déjà en route...

Toi, regard fantomatique! Timide et rayonnant, méchant dans sa solitude et son humour, apparemment sans début et donc également sans fin, ton ombre lugubre brille dans mes clairs de rêves. Je me demande si des anges pourraient avoir de tels yeux? Mais il s'éteint vite, ce sourire timide; l'éternelle jeunesse de ce sourire unique descend, tel un long jour de juillet sans nuit, cette longue journée radieuse qui ne nous sera jamais offerte.

Et c'est mon désespoir.

L'homme m'est aussi incompréhensible que la femme. Point de chemin qui m'y mènerait, point de possibilité pour moi.

Rien à faire, je ne peux m'y habituer. Quelle honte atroce me saisit quand je découvre le masculin ou le féminin en moi-même!

J'ai cru que la rencontre avec un être humain – et là, je parle d'une rencontre avec un homme – pourrait faire disparaître nos rideaux. Plus encore, que cet événement serait le résultat le plus essentiel d'une telle rencontre.

Et c'est ma foi et mon illusion!

Cependant – je vieillis. Je me serre plus fort dans ma portière de velours devenue poussiéreuse et j'ai froid.

Hors d'espoir! Sans espoir!

Plus éclatant sera le rêve! Transparent! Lumière! Oh, quelle clarté!

Et c'est ma consolation.

Partant d'une intuition précoce, que j'ai très tôt trahie – à savoir que c'est la distance seule, et rien d'autre que la distance, qui signifie pour moi le merveilleux –, je rêvais, enfant, d'un mariage avec un homme blanc, paralysé. Il m'instruisait. Je me voyais à ses pieds. Instruire et écouter attentivement, telle était la situation de ce mariage qui se déroulait dans un parc sous le ciel éternel de juillet. Et, naturellement, il était beau, et il possédait un château. De son image m'est resté à peine plus qu'une sensation de clarté (sans doute un effet de ses cheveux, de sa peau et de ses yeux).

Ceci valait également pour ses mains.

Derrière nous fleurissait, immuable, le jasmin.

Rien ne changeait.

Il ne me touchait qu'avec sa voix, en dehors de ses grands yeux, précieux mais terrifiants aussi.

Je ne crois pas qu'il m'ait jamais donné la main.

Ce mariage, c'était ma béatitude.

Je pense que rien n'a changé cette conviction.

Et c'est mon insatisfaction. Ma grande insatisfaction par rapport à ma vie et à ses possibilités.

Et c'est le sens de ma légende de la vie à deux.

Quand je dois paraître devant des étrangers, le sourire officiel déforme mes traits. Sans doute est-ce un dressage: on fait visage aimable pour saluer et, de cette manière, depuis toujours, on s'envoie de petits « diseurs de bonjour » souriants, de Malin à Malheur. Pourtant, n'avais-je pas plutôt fait partie, naguère, des « chiens ingrats », des rebelles! Cependant ce dressage tient bon.

Que faut-il donc pour être « la princesse au petit pois », qui...

Mais je préfère dire ce conte avec les propres mots de Hans Christian Andersen:

« La vieille reine se rendit dans la chambre, enleva toute la literie et posa un petit pois au fond du lit. Puis elle entassa vingt matelas au-dessus du petit pois et ajouta dessus vingt édredons. C'est ainsi que la princesse dut se coucher cette nuit-là. Au matin, la vieille reine lui demanda comment elle avait dormi. « Oh, terriblement mal, dit la princesse, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Dieu sait ce qu'il y avait dans mon lit. J'étais couchée sur quelque chose de si dur que j'ai des bleus sur tout le corps. C'est terrible. » Et là on put voir qu'il s'agissait d'une vraie princesse, puisqu'elle avait senti le petit pois à travers les vingt matelas et les vingt édredons. Seule une vraie princesse pouvait avoir une peau aussi fine.

« Le prince la prit alors pour femme, car il savait maintenant que c'était une vraie princesse et le petit pois fut exposé au musée où on peut toujours le voir, si personne ne l'a pris.

« Vous voyez, c'était là une histoire vraie. »

Et c'est mon défaut, c'est ma tare.

Après tant de journées bêtes, riantes, *cette* journée fut sérieuse. Des larmes presque. Mais alors, ne sais-tu pas face à qui tu te trouves? Tout ce qui est derrière moi se réduit, sur le tapis devant moi, à une seule tache: deux pieds côte à côte. En haut (probablement?), un visage que j'apprendrai à comprendre seulement plus tard, à distance, trait par trait. Personne ne sourit.

Ce sont peut-être des expériences semblables qui empêchent le sourire? Celles qui avaient suivi les bonnes journées.

En haut, où généralement se trouvent deux visages, on sourit toujours, on rit même, mais surtout on parle tandis que, en dessous, donc plus bas, les os se tordent dans l'effort atroce de

tenir le coup. Ciel bleu de midi au printemps, combien de fois es-tu devenu noir, d'un seul coup, dès que le tournoiement du vertige commençait, la dissolution soudaine de tout ce que l'on appelle sécurité? Au moins *une fois*, je l'ai vu, et en y pensant, cela me secoue encore, je l'ai vu, cet assombrissement, avec une netteté terrifiante, car qui est anéanti ne lève pas toujours le regard vers le ciel. La panique bien connue s'installe et elle a son avantage, elle tourmente jusqu'à la décision: fuir!

De cette manière, le bagage s'amenuise. À la longue, on s'en moque, on se fiche de la patrie, bien que, souvent aux moments les moins propices, l'espoir absurde refleurisse.

Oh, monstre humain! Au lieu d'abandonner enfin, je désire encore et encore ce qui m'est destiné. D'abord je ne crois pas à mon existence. Et ainsi je vais en enfer! Et c'est mon verrou, mon orgueil, mon rideau, une moitié / ma moitié, espoir et désespoir – presque tout...

Comme pour une mosaïque depuis longtemps complètement détruite, les années rejettent leurs éclats sur mon rivage. Rarement un plus grand morceau. Il fallait donc les rassembler. Poser avec soin un éclat à côté de l'autre. Ainsi s'est constituée avec infiniment de lenteur l'idée de l'image. Ce qui avant était de feu, zèle, curiosité et témérité de ma part, est devenu à présent paresse. L'idiote rapidité de ma vie m'a transformée en âne. Voici que, ramollissant mes os, l'élixir de l'inertie coule dans mes membres. Le temps où je courais encore est révolu. Dieu sait ce que je croyais encore voir, alors.

Aujourd'hui, à moins qu'il ne s'agisse encore une fois d'une illusion d'optique, l'image vient à moi tandis que je me donne l'air d'attendre indifférente dans mon fauteuil de grand-père.

Et c'est ma perfidie, ma vengeance!

Alors soyons calme maintenant, soyons bien calme, les mains ouvertes, ces mains inutiles qui n'arrivent pas à agripper fermement quoi que ce soit, même quand elles sont convaincues qu'elles le peuvent. Encore une fois, les mains ouvertes, calmement – pendant que s'approche l'image.

Pour me venger! Pour me venger de ceci et de cela, de tout – de presque tout!

Et c'est ma propension à la tromperie, ma propension aussi à me laisser tromper.

Puisque je vis tant avec le dégoût de la vitesse, je ne risque pas de faire le tour du monde. Adieu donc l'Irlande, l'Inde, la Chine, adieu le jamais vu.

Une fois, je reçus de la visite, une fois ou deux. De quelqu'un qui connaît tout. Personnage d'une ou de trois fois. Il me fait comprendre qu'il est venu pour la seule raison de me faire l'honneur de sa présence, pour m'introduire, pour me servir de guide...

Il suggère aussi, à condition que je le désire du fond du cœur, qu'il pourrait me former, m'élever, me stupéfier, m'instruire, me transfigurer, me soustraire. Même me faire planer... (Eh bien, si ça, c'était vrai?)

Malheureusement, il se présente un mauvais jour pour moi, à savoir un jour où je suis bien portante. (J'aurais dû me méfier des brefs intervalles de bonne santé.) Naturellement, dès son entrée dans la pièce, un éclat vogue vers moi, que je ramasse soigneusement pour le ranger avec les autres. (Cette histoire des éclats qu'ils m'apportent toujours, elle a quelque chose de diabolique!)

Et c'est ma défaillance!

Je n'aurais pas du tout dû commencer cette collection.

Et c'est ma faiblesse, ma défaillance, mon illusion tout au long de ma vie.

D'autant plus que je suis très seule, pauvre comme je l'ai dit, et trop bien portante – curieuse avec ça. Et quand on possède si peu, et que quelqu'un entre justement et fait des promesses, en faisant presque des lapsus dans son ardeur...

L'éclat vu de près n'était d'ailleurs pas si minuscule que ça – un peu plus grand qu'un petit pois peut-être – Ah, ces éclats, pourraient-ils être des « corps étrangers »? Idée atroce! Que n'y ai-je pas pensé plus tôt!

Nageant déjà dans son sillage, je suis soudain terrorisée à mort par mon départ précipité. En route, je m'aperçois du désaccord de nos pas. Seulement en route!

Étourdie, je m'effondre sur la chaise la plus proche, près de la fenêtre ou de la porte. Comme je les ai déjà bénies, les chaises! Me voici de nouveau assise, pantelante. À la dérobée, je remue de mes pieds le sillage – *le sien* –, et je maudis une fois de plus ma politesse, c'est elle qui me porte malheur toujours et encore.

Mais ça ne va pas continuer comme ça! Le moment approche où je vais disparaître à la vitesse de l'éclair.

Visiblement restée sur ma chaise comme avant, rien ne semble avoir changé; et regarder par la fenêtre m'a toujours donné du courage.

Cela peut durer ainsi des années...

Mais je vous le jure: *en réalité*, c'est-à-dire dans *ma* réalité, je me suis éclipsée en silence.

C'est le corps qui encaisse alors, car la situation en question demande une résistance inhumaine. C'est ainsi que me pousse une tumeur à l'estomac, une déformation de la colonne vertébrale, une fièvre d'« origine inconnue ». L'expédition finit à l'hôpital.

Et c'est ma rédemption: mes maladies, qui sont mon sauvetage et mes renaissances.

Après quarante-trois ans, ma vie n'est pas encore devenue « ma vie ». Elle pourrait tout aussi bien être la vie d'un autre. C'est seulement quand la répétition insupportable des événements finira qu'elle sera ma vie.

Et cela n'arrivera jamais, jusqu'à ma mort. Ce que je perdais n'était bon à rien d'autre qu'à être perdu. À une exception près! À l'exception de toi, Christian.

Ça, je ne le comprends pas! Est-ce vraiment arrivé?

Et ç'a été ma culpabilité! Ma lâcheté!

Des fois, je suis gênée d'entendre ma propre respiration. Je bénis l'écoulement du temps.

Plongée dans l'adoration depuis mes noces enfantines et jubilatoires en robe blanche, je me sens devenir blanche, lentement...

Nager vers le blanc afin de s'unir, inséparable, avec l'image blanche.

Et c'est mes mains qui se tordent, mais en même temps, c'est
notre couteau, qui vaut mieux qu'un ami.

Écrit dans une grande angoisse, le 24 février 1959.

Unica Zürn
traduit par Ruth Henry
avec la collaboration de Catherine Brousse
et de Pierre Brullé